

■ Le romancier d’“Au revoir là-haut” revient avec “Le Grand Monde”, saga sur les Trente Glorieuses... si peu glorieuses.

■ Un formidable roman, avec des personnages inoubliables plongés dans les dérives de l’après-guerre.

Pierre Lemaitre, jouissif romancier de notre histoire

Entretien Guy Duplat

Pierre Lemaitre avait débuté sa trilogie sur l’entre-deux-guerres par *Au revoir là-haut*, best-seller couronné par le prix Goncourt 2013, qui racontait une arnaque aux monuments aux morts menée par deux gueules cassées.

Le Grand Monde ★★★★★ est le premier volume d’une tétralogie cette fois, qui s’annonce tout aussi épatante et qui couvrira à travers l’histoire d’une famille les années 1948 à 1975. Le premier épisode, qui se déroule en 1948, est un très gros roman qu’on lit d’une traite (attention aux nuits blanches!) avec des personnages inoubliables et jubilatoires.

Si Pierre Lemaitre plonge cette fois dans les Trente Glorieuses, ne comptez pas sur lui pour chanter les mérites de cette époque. Il en dévoile l’hypocrisie, la rudesse capitaliste, les magouilles, en se basant sur des faits réels traités avec la liberté du romancier.

Sa nouvelle saga se caractérise par une plongée saisissante en Indochine, dans la guerre menée par la France contre le Vietminh, avec à nouveau une arnaque, à nouveau stupéfiante: l’escroquerie aux piastres. C’était un système de change officiel aberrant mais très réel, qui donna lieu à une fraude massive permettant de devenir impunément très riche, alimentant de manière occulte les caisses de certains partis, et subsidiant même en sous-main le Vietminh, l’ennemi de la France...

Grand roman “romanesque” comme on le dirait de ceux de Dumas, Hugo ou Zola, le livre démarre à Beyrouth dans la famille Pelletier et ses riches savonneries. On découvre les parents et leurs quatre enfants: le fils parti en Indochine retrouver un amant engagé dans la Légion, le fils

ainé promis à la succession de l’entreprise familiale, mais qui rate tout, le troisième fils devenant grand reporter à Paris dans un journal qui ressemble au *France Soir* de Lazareff, et la fille plus jeune qui se cherche.

On ne dira pas davantage d’une histoire où chaque chapitre apporte son lot de rebondissements savoureux, éclairants, surprenants (y compris un lien totalement inattendu et excitant avec *Au revoir là-haut*).

Le romancier nous plonge dans le Saïgon de cette sale guerre, avec ses expats préoccupés par leurs seuls plaisirs décadents et leurs enrichissements personnels tandis que la guerre est menée par des supplétifs et que les sectes bouddhistes émergent.

En France, un tueur de femmes rôde qui est aussi un pauvre type émouvant, humilié par la vie et par sa femme. Le journal de Lazareff fait ses choux gras de l’info “sensationalnelle”.

Pierre Lemaitre a fait ses classes dans le roman policier et sait comment ficeler une histoire avec de l’aventure, de l’humour, des personnages ambigus comme l’est la vie, avec une belle qualité d’écriture et une vue très critique sur nos sociétés capitalistes dont il dévoile la face sombre.

Pierre Lemaitre n’a jamais caché ses vues de gauche, réclamant un monde plus solidaire, mais c’est ici comme grand romancier qu’il touchera un large public.

Comme dans ses romans précédents, il ponctue son livre de nombreuses et très discrètes références à la littérature. Qui aurait vu sans qu’il le dévoile lui-même que tous les personnages secondaires du roman portent des noms tirés de Simenon!

Un roman à savourer sans modération.

Vous dressez un portrait ultra-noir de la guerre au

Vietnam, avec des expats qui fument de l’opium, corrompus, une armée française de contractuels, un trafic de piastres. Vrai?

Les témoignages concordent pour décrire une population coloniale décadente, riche, qui vivait en vase clos à Saïgon dans un pays ingérable sur le plan militaire, englué dans une guerre que la France ne pouvait gagner. Dans mon livre, le directeur des monnaies à Saïgon trouve les mots justes en disant au fils Pelletier: “*Bienvenue sur le Titanic.*” Le trafic de piastres dont je parle est véridique et fut dénoncé par un lanceur d’alerte, Jacques Despuech, dans un livre en 1953. C’est une certitude que ce trafic a amené l’État français à indirectement financer l’armement de son ennemi, le Vietminh. C’est cela qui causa le vrai scandale qui ne put être étouffé, plus que la révélation que des politiciens français s’en mettaient plein les poches, ce qui ne choquait plus vraiment sous la IV^e République.

On découvre une curieuse secte bouddhiste de Lieu Linh avec ses saints, allant de Victor Hugo à Marie Curie...

Cela nous paraît étrange, très exotique, comme une religion de pacotille, mais une secte pareille a existé comme un moyen pour une population vietnamienne pauvre de s’en sortir, celle qui était prise en étau entre la guérilla et l’exploitation par les Français, dont l’excellent nouveau roman d’Éric Vuillard (*Une sortie honorable*) montre toute la dureté.

L’argent est-il toujours au centre de l’Histoire, comme le disait Balzac, comme le montrent vos romans, et comme le montre encore aujourd’hui la bombe sociale potentielle des inégalités?

Au centre de mes histoires, c’est moins l’argent que l’on trouve que le vol, l’arnaque, la question